

## ÉPREUVES DE FRANÇAIS

**1<sup>ère</sup> Epreuve : Contraction de texte (2 heures)****2<sup>ème</sup> Epreuve : Dissertation (1 heure)****Les copies de la première épreuve seront rendues au bout de deux heures.****Le sujet de la deuxième épreuve sera alors communiqué aux candidats.****1<sup>ère</sup> EPREUVE**

## CONTRACTION DE TEXTE

(Durée : 2 heures)

*Vous résumerez en 250 mots (tolérance + ou - 10 %) ce texte d'environ 2 100 mots, extrait du livre de Michel HENRY, **La Barbarie**. Ed. Bernard Grasset. 1<sup>ère</sup> édition. Janvier 1987.*

Chassée de la société par l'existence technicienne et médiatique, et puis de l'Université elle-même (envahie par cette même existence), la culture est rejetée dans la clandestinité d'un underground où sa nature et sa destination changent complètement – en même temps que celles de la société dont elle vient d'être exclue.

Le trait décisif de la modernité, faisant d'elle une barbarie d'un type encore inconnu, c'est précisément d'être une société privée de toute culture et subsistant indépendamment de celle-ci. Si ordinaire ou habituelle qu'elle puisse paraître aujourd'hui, une telle situation n'en crée pas moins un paradoxe presque insoutenable s'il est vrai que, comme auto-conservation et auto-accroissement de soi, la vie constitue par elle-même un procès de culture – ce qu'illustrent toutes les civilisations du passé. La barbarie est donc une sorte d'impossibilité et si elle se produit néanmoins, ce n'est jamais sous la forme d'un assoupissement inexplicable des puissances de la vie. Celles-ci doivent bien plutôt se tourner contre elles-mêmes, dans les grands phénomènes de la haine et du ressentiment. Et elles le font pour autant que, en sa souffrance consubstantielle à son être et ne pouvant plus soudain se supporter soi-même, la vie entreprend de se débarrasser de soi. Il n'y a donc point de barbarie sans l'irruption du Mal, de cette volonté folle et pourtant pleinement intelligible de l'autodestruction. Ou encore : en tout état de régression sociale il est possible de reconnaître, derrière l'évidence des caractères de la stagnation et du déclin, la violence du refus délibéré de la vie d'être soi.

Le propre de la barbarie de l'Occident et ce qui lui confère sa puissance formidable, c'est que ce refus s'est accompli non pas contre toutes les formes de culture mais à l'intérieur de l'une d'entre elles, celle du savoir. Et l'on a vu comment : comment le projet de parvenir à une connaissance objective de l'étant naturel avait conduit les fondateurs de la modernité à exclure de cette connaissance toutes ses propriétés sensibles et subjectives – tout ce qui comportait une référence à la vie. Ainsi la négation de celle-ci, c'est-à-dire, en fin de compte, son autonégation, prenait-elle l'allure d'un développement positif, celui de la connaissance et de la science. Dissimulée sous les prestiges de la rigueur, la mise hors jeu de la subjectivité aboutit au ravage de la Terre par la nature asubjective de la technique et, quand elle est appliquée à la connaissance de l'homme lui-même, comme dans les nouvelles « sciences humaines », à la destruction pure et simple de son humanité.

Pour être écartée des domaines du savoir, la vie n'en subsiste pas moins, avons-nous vu, sous l'aspect de besoins bruts, ce qui lui donne aujourd'hui son caractère « matérialiste » et barbare. Toute société cependant, pour autant qu'elle repose sur une intersubjectivité, ne possède pas seulement cette assise constituée par les modalités élémentaires d'assouvissement du besoin, elle implique une mise en relation constante et toujours agissante des subjectivités qui la composent. Cette interaction essentielle, trouvant sa possibilité dans la répétition et dans la contemporanéité qui en résulte, n'intervient pas d'abord comme mode délibéré de la transmission du savoir dans les formes hautes de la culture, elle joue spontanément, à travers les phénomènes de

l'intropathie et de l'imitation, comme le procès même où s'autoconstitue toute intersubjectivité pathétique concrète.

Quand celle-ci s'aliène dans la communication et dans l'existence techno-médiatiques, elle ajoute à notre société matérialiste le trait de l'hébertude en même temps qu'elle porte à la culture son dernier coup. Pour justifier le monde des médias dont l'humanité est en train de mourir, on a coutume de déclarer qu'ils ont toujours existé : une mosaïque byzantine, des fresques, un livre, une gravure, l'exécution d'une symphonie, après tout, sont des médias, et ainsi la culture elle-même est d'essence médiatique. Ces sophismes grossiers dont se couvrent pudiquement l'ignominie et l'hypocrisie d'une société vouée à l'abaissement intellectuel, moral et sensible de ses membres, à leur profond mépris, n'auraient pas à être démasqués s'ils n'étaient repris par ceux qui ont la possibilité et par conséquent le droit de s'exprimer et qui sont tous justement des créatures des médias.

Les *media* de la culture – les mosaïques, les fresques, les gravures, les livres, la musique – avaient habituellement pour thème le sacré, de toute façon l'accroissement des puissances de la vie jusqu'à la découverte exaltée de son essence. Le *medium* lui-même était l'art, soit l'éveil de ces puissances par le truchement de la sensibilité qui portait toutes les autres. L'image esthétique, visuelle, sonore, idéale était l'objet d'une contemplation. Elle était ce qui demeure, à quoi on revient sans cesse pour, dans la répétition des procès transcendants ayant abouti à sa création, s'en faire le contemporain – très exactement : reproduire en soi ces prestations, ces puissances agrandies de la vie, parvenir avec elles, en elles, dans l'ivresse du Fond. La culture était l'ensemble des œuvres géniales permettant cette répétition, la suscitant – des signes que s'adressaient les hommes à travers la nuit des siècles, pour leur surpassement.

Les *media* de l'ère technicienne présentent des caractères assez différents. Leur contenu, c'est l'Insignifiant, l'actualité – ce qui n'aura plus le moindre intérêt demain et dont il y a fort à penser qu'il n'en a pas davantage lors même qu'il constitue l'Événement. Le *medium*, c'est l'image télévisée, non point le permanent à quoi il faut faire retour afin de s'accroître de soi, mais ce qui s'effondre sans cesse dans un néant qu'il n'aurait jamais dû quitter. Ce n'est donc pas l'autoréalisation que l'existence médiatique propose à la vie, c'est la fuite, l'occasion pour tous ceux que leur paresse, refoulant leur énergie, rend à jamais mécontents d'eux-mêmes d'oublier ce mécontentement. Oubli à recommencer à chaque instant, à chaque nouvelle montée de la Force et du Désir. C'est vingt et une heures par week-end que les élèves des classes de la banlieue parisienne passent devant leur téléviseur, tout de même que leurs maîtres : on aura quelque chose à se dire le lendemain.

Si l'on considère les grandes œuvres de la culture sous l'aspect de leur transmission et ainsi comme des médias, il faut reconnaître que leur situation a quelque peu changé : parce qu'elles avaient été conçues en vue de leur permanence et s'élevaient proprement en elle, c'était d'elles-mêmes, de leur être-stable toujours présent et offert – celui du temple, de la fresque, du livre – qu'elles s'avançaient dans la communication, investissant ceux qui s'en faisaient la réplique du Sacré dont elles formaient la substance.

Tel n'est plus le cas aujourd'hui. Noyée dans le flot des produits fabriqués en série, de leur publicité dégradante, des images télévisées se succédant sans interruption et vouées à la disparition immédiate, des « livres » écrits non plus par les écrivains ou les penseurs, les savants ou les artistes, mais par des présentateurs de télévision, des politiciens, des chanteurs, des gangsters, des prostituées, des champions en tout sport et des aventuriers en tout genre, l'œuvre d'art n'accomplit plus elle-même sa propre promotion, elle a cessé précisément d'être le *medium*. Elle a besoin des nouveaux médias, du relais de l'audiovisuel – qu'elle n'obtient jamais. Parce que les médias sont tributaires de l'instance politique, d'un conformisme social dont ils accroissent indéfiniment le règne et le pouvoir, parce que, de cette façon, ils sont assujettis aux idéologies dominantes, aux modes, au matérialisme ambiant, à cette corruption qui veut que, la communication étant devenue son propre contenu, les médias parlent principalement des médias, annonçant ce qui va s'y produire, décrivant ce qui s'y est produit, et ainsi ceux qui vont s'y produire, ceux qui viennent de s'y produire, les chanteurs, les actrices, les hommes politiques, les aventuriers en tout genre, les champions en tout sport – tous ceux à qui on tend les micros : les nouveaux clercs, les vrais penseurs de notre temps. Et avec eux l'actualité, le toujours nouveau et le toujours nul, le sensationnel et l'insignifiant, le matérialisme ambiant, la vulgarité, le direct, la pensée réduite à des clichés et le langage à des onomatopées, la parole enfin donnée à ceux dont le discours est assuré d'être entendu : ceux qui ne savent rien et n'ont rien à dire.

Parce que la communication médiatique définissant l'existence médiatique envahit tout, les valeurs aussi sont désormais celles des médias. La liberté, la liberté fondamentale et essentielle, « la clé de voûte de toutes les autres », c'est la liberté de la presse, la liberté de l'information, c'est-à-dire en vérité la liberté des médias et ainsi de l'existence médiatique elle-même, la liberté sans limite d'abrutir, d'avilir, d'asservir. Et cela en un sens

radical. Car il y a encore ceci dans l'existence médiatique que chacun vit en elle d'une existence autre que la sienne, en sorte *que le contenu qui vient occuper son esprit n'est plus produit par lui mais par l'appareil* qui se charge de tout et ainsi de lui fournir ses images, ses espoirs, ses fantasmes, ses désirs, ses satisfactions – imaginaires mais qui deviennent les seules satisfactions possibles quand l'existence médiatique est devenue l'existence réelle. Cette société n'est pas tant celle des assistés sociaux que des assistés mentaux.

Avec l'omnidéveloppement de l'existence médiatique et de ses valeurs, c'est globalement la culture – laquelle s'y oppose trait pour trait – qui est hors jeu. Ici intervient la censure absolue dont nous avons parlé, si impitoyable, si radicale que les médias eux-mêmes lui sont soumis et que, déterminés par la publicité, par les pourcentages d'écoute, par la loi d'airain du plus grand nombre, du nivellement par le bas – laquelle s'affuble du masque de la démocratie –, il leur est de plus en plus impossible d'introduire, dans ce défilé chaotique d'images qui arrachent l'homme à lui-même, quelque production d'un autre ordre, une création véritable – de briser enfin le cercle en lequel télé et public se renvoient indéfiniment l'un à l'autre l'image rassurante de leur propre médiocrité. Car c'est là ce qu'a décidé cette censure : que tout ce qui se trouve constitué en soi-même comme fait et œuvre de culture, comme ce procès d'accroissement d'une vie subsistant en soi-même et par soi-même, vivant ainsi de soi et contente de le faire, soit bouté hors de l'existence et de l'univers médiatique, hors de la société et du monde qui était celui des hommes.

Que peut et que devient en cet état la culture ? Elle subsiste au même titre que l'inlassable venue en soi de la vie, que sa parole qui ne se tait jamais tout à fait. Mais elle demeure dans une sorte d'incognito. L'échange auquel elle prétend ne se produit plus dans la lumière de la Cité, par le biais de ses monuments, de sa peinture, de sa musique, de son enseignement – de ses médias. Il est entré lui aussi en clandestinité : ce sont de brefs propos, des indications hâtives, quelques références que des individus esseulés se communiquent l'un à l'autre lorsque, au hasard des rencontres, ils se reconnaissent marqués du même signe. Transmettre cette culture, permettre à chacun de devenir ce qu'il est, d'échapper à l'insupportable ennui de l'univers techno-médiatique, à ses drogues, à son excroissance monstrueuse, à sa transcendance anonyme, ils le voudraient bien, mais celui-ci les a réduits au silence une fois pour toutes. Le monde peut-il encore être sauvé par quelques-uns ?

Michel HENRY. La Barbarie.  
Ed. Bernard Grasset. 1<sup>ère</sup> édition. Janvier 1987

*Vous indiquerez sur votre copie le nombre de mots employés, par tranches de 50, ainsi que le nombre total.*

*Il convient de dégager les idées essentielles du texte dans l'ordre de leur présentation, en soulignant l'articulation logique et sans ajouter de considérations personnelles.*

*Il est rappelé que tous les mots - typographiquement parlant - sont pris en compte : un article (le, l'), une préposition (à, de, d') comptent pour un mot.*

ÉPREUVES DE FRANÇAIS  

---

**1<sup>ère</sup> Epreuve : Contraction de texte (2 heures)****2<sup>ème</sup> Epreuve : Dissertation (1 heure)****Les copies de la première épreuve seront rendues au bout de deux heures.****Le sujet de la deuxième épreuve sera alors communiqué aux candidats.**

<b>2<sup>ème</sup> EPREUVE</b>
--------------------------------

ESSAI  
-----

(Durée : 1 heure)

Partagez-vous le point de vue du philosophe Michel HENRY sur l'abaissement de la culture aujourd'hui ; les raisons alléguées vous apparaissent-elles pertinentes ?

*Votre réponse, clairement rédigée, s'appuiera notamment sur la compréhension critique du texte proposé en résumé.*

---